Figaro et Suzanne

FIGARO ET SUZANNE,

BALLET-PANTOMIME BURLESQUE,

PRÉCÉDÉ

DES COMÉDIENS BOURGEOIS,

PROLOGUE EN PROSE,

MÊLÉ DE COUPLETS,

PAR MM. DUMERSAN ET BRAZIER,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 5 JUIN 1817.

PRIX : 1 FR. 25 CENT.

A PARIS,

CHEZ Mlle. HUET-MASSON, Libraire, rue St.-Honoré, n°. 204, maison du Bureau de Tabac de la Civette, Place du Palais Royal, au 2me., vis-à-vis le Café de la Régence.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. VARLOPE, Menuisier retiré, Amateur de Comédies, beau parleur.	M. *Brunet.*
Madame VARLOPE.	Mme. *Barroyer.*
TOINETTE, leur Nièce. . .	Mlle. *Flore.*
M. BADIGEON, Peintre en bâtimens.	M. *Odry.*
Madame BADIGEON. . . .	Mme. *Vautrin.*
LAFORME, Cordonnier. . .	M. *Fleury.*
CADET, son Neveu et son Apprentif.	M. *Vernet.*
UN COMMISSIONNAIRE. .	M. *Legrand.*

La Scène se passe à Arpajon.

LES

COMÉDIENS BOURGEOIS,

PROLOGUE.

Le Théâtre représente une Salle basse, modestement meublée.

SCENE PREMIERE.

TOINETTE, *seule.*

QUEL remue-ménage dans la maison! Que mon oncle est drôle avec ses idées de comédie.... Et dire qu'il a quitté pour ça une bonne boutique de menuisier.... Il y mange tout ce qu'il a gagné par son travail, et jusqu'à ma dot, à ce qu'on dit. N'y a qu'une chose qui me console, c'est que ça me procure la facilité de voir M. Cadet, le neveu du père Laforme, le cordonnier d'en face.

AIR : *Le soir après pénible ouvrage.*

Afin de me voir, ce jeune homme
Dans la troupe a pris un emploi;
Mais quand il joue, il faut voir comme
Il a toujours les yeux sur moi.
Avec une finesse extrême,
Il m'adresse ses *à parté;*
Lorsqu'à ma tante il dit qu'il l'aime,
Il fait les gestes d'mon côté.

Ah! le voilà lui-même.

SCENE II.

TOINETTE, CADET.

CADET.

Bonjour, mam'selle Toinette; pardon, excuse, si je viens vous voir en costume de travail; mais mon onque a

enfermé mes habits du dimanche dans son ormoire, et je me suis sauvé comme j'ai pu, pour ne pas faire manquer la répétition générale oùs ce que je joue ce soir.

TOINETTE.

Vous êtes donc de la pantomime?

CADET.

C'est moi qui fais le beau page; mais, mam'selle Toinette, c'est ben là le cadet de mes soucis; je suis ben pus amoureux de vous que de la comédie, et si mon onque voulait.... Mais il est brouillé avec le vôtre, à cause de cette diable de manie, et puis parce que vous n'avez pas de dot.

TOINETTE.

J'en ai une de douze cents francs; mon oncle ne veut pas que je vous épouse, pour ne pas me la donner.

CADET.

Tenez, mam'selle Toinette, je n'y tiens plus; voulez vous faire un coup de tête?

TOINETTE.

Si nous ne pouvons pas faire autrement.....

CADET.

C'est votre tante qui retient M. Varlope; c'te vieille folle ne s'est-elle pas mis en tête de m'aimer?

TOINETTE.

Par exemple!

CADET.

Je n'y corresponds pas; mais je vous l'dis, foi de Cadet Mandal, qu'est mon nom, si M. Varlope ne veut pas consentir que je vous épouse, je quitte sa troupe et m'engage dans les départemens; et si vous faites bien, vous partirez avec moi.

TOINETTE.

C'est qu'une démarche comme ça, pour une demoiselle honnête qui a des principes....

CADET.

Bah! bah! laissez-moi faire. (*On sonne.*) On sonne la sonnette; c'est pt'être quelqu'un.

TOINETTE.

C'est des acteurs qui arrivent; je me sauve.

CADET.

Nous nous reparlerons dans les coulisses.

TOINETTE.

Et pendant les entr'actes.

CADET.

Nous aurons le temps ; je vous racheverai mon idée.

SCENE III.

CADET, madame BADIGEON, *portant un carton.*

CADET.

Ah ! c'est vous, madame Badigeon ?

Mme. BADIGEON.

Oui, M. Cadet, je viens de bonne heure pour répéter.

CADET.

Qu'est-ce que vous portez donc là ; queuque parure pour la comédie de ce soir ?

Mme. BADIGEON.

Une toque de mariée...., pour mon rôle de Suzanne.

CADET.

Vous allez faire la chaste Suzanne ? Vous me ferez bien rire..... Et M. Badigeon, votre mari, fera-t-il un des deux vieillards ?

Mme. BADIGEON.

Mais c'est la Suzanne du Mariage de Figaro que je répète ce soir.

CADET.

La Suzanne de Figaro ? Ah ! oui ; ce n'est pas la chaste Suzanne.

Mme. BADIGEON.

Et vous, vous êtes des nôtres ; votre oncle est donc plus raisonnable ?

CADET.

Du tout, je viens ici en cachette. Mais dites donc, madame Badigeon, vous qui avez une certaine empire sur M. Varlope...

Mme. BADIGEON.

Moi, M. Cadet, y pensez-vous ?

CADET.

Laissez-donc ; on connaît ces coups là.... (*Il chante.*)

« Ah ! vous avez droits superbes ! »

Mme. BADIGEON.

M. Cadet....

CADET.

Je n'en dirai rien.... Mais je sais tout.... Parlez-lui donc, ainsi qu'à sa femme, pour qu'ils me donnent leur nièce en mariage.

Mme. BADIGEON.

Ma foi non : je ne me mêle pas de ces choses là ; lui, c'est un homme aimable ; mais sa femme, je ne peux pas la souffrir : que de prétentions elle a ! Ne veut-elle pas jouer les premiers rôles ?....

CADET.

Vous jouez bien les soubrettes, vous ?

Mme. BADIGEON.

Les soubrettes n'ont pas d'âge ; je ne suis pas marquée comme elle, et puis j'ai de la tournure.

CADET.

Ah ! pour ça, oui ; vous avez un fier tour !....

Mme. BADIGEON.

Est-ce que M. Varlope n'est pas là ?

CADET.

Il est à son théâtre ; il rabotte quelques châssis, et il rajoute des poulies pour les changemens à vue.

AIR : *Dans la vigne à Claudine.*

Il est là-bas qui frappe
D'puis je n'sais combien d'temps,
Pour arranger une trappe
Ous'qu'on f'ra des chang'mens
D'un' manière imprévue ;
Vous descendrez par-là ;
Quand vous s'rez disparue,
Comme on applaudira !

Mme. BADIGEON.

Comment, nous changerons à vue ?....

CADET.

Oui, ça fera plaisir à tout l'monde, n'est-ce pas ?

Mme. BADIGEON.

Que ce M. Varlope est industrieux ! Faire lui-même son théâtre, jouer la comédie comme un bijou, et arranger les pièces aussi agréablement !....

CADET.

C'est donc lui qui a évu l'idée d'ôter comme ça les paroles, et de jouer par gestes avec des simagrées ?

Mme. BADIGEON.

Simagrées ? jeune innocent ; c'est de la pantomime ; mais voici quelqu'un....; c'est sans doute un de nos acteurs.

CADET.

Oui, pas mal ; c'est le père Laforme, mon oncle et mon maître d'apprentissage.

SCENE IV.

LES MÊMES, LAFORME.

LAFORME, *à Cadet.*

Eh bien ! paresseux, qu'est-ce que tu fais là ?

CADET.

Vous l'voyez ben, mon onque, je n'fais rien.

LAFORME.

Je te trouverai donc toujours ici, et jamais à ton ouvrage; ça finira, ou je te renverrai à tes parens.

CADET.

Tiens, comme vous me rudoyez !....

LAFORME.

Tu viens ici pour jouer la pantomime ; mais c'te pente-là ne convient pas t'à des artisans comme nous. Ton père et ta mère n'ont pas de moyens ; je me suis chargé de ton enducation ; faut que l'état nourrisse l'homme ; si tu ne mords pas au cuir, de quoi vivras-tu ?....

CADET.

Quand j'mordrais au cuir, j'en serais ben plus gras ?.... On est dans le monde pour s'amuser....

LAFORME.

Un bel amusement, de faire aller ses bras sans rien dire, devant un tas de gens qui bâillent là en vous regardant..... M. Varlope et tous ceux qui font ces farces-là avec lui sont des originales qu'il faudrait mettre à Chalenton.

Mme. BADIGEON.

Dites donc, monsieur le marchand de cuir, mêlez vous

de vos souliers, et ne parlez pas de ce que vous ne connaissez point.

CADET.

Oui, ça fait mal tant seulement....

LAFORME.

Dites donc, madame Badigeon, mêlez-vous donc de votre pot au feu, et soignez votre ménage, au lieu de faire ici les beaux bras avec M. Varlope, qui vous en conte.... Si votre mari savait ça!....

AIR *du vaudeville de la Danse interrompue.*

Pourriez-vous m'dire à quoi que c'est utile,
Pour des bourgeois, de faire les acteurs?
Votre mari n'est qu'un pauvre imbécille,
Qui n'se dout' pas d'vos petites noirceurs;
Pendant qu'il va peinturer par la ville,
Vous z'y en fait's voir de toutes les couleurs.

Mme. BADIGEON.

Vous m'insultez....

LAFORME.

Et madame Varlope, qui attire ici ce bon sujet- [illegible] ne se doute pas qu'il a des vues sur sa nièce Toinette....

CADET.

C'est en tout bien, tout honneur; laissez-moi la épouser.

LAFORME.

Et une dot, et un état? Est-ce qu'on se marie comme ça sans savoir ce qu'on fera?....

CADET.

Nous ferons ce que nous pourrons, mon oncle.

LAFORME.

Ça sera du joli!.... D'ailleurs le voisin Varlope et moi nous ne cordons pas ensemble. S'il avait gardé son état de menuisier, j'aurions pu voir de queu bois il se chauffait..... Mais non; parce que Monsieur parle comme un rudiment, *en îmes* et *en âmes*, et *îtes* et *en âtes*, il ne me fera pas la queue. Bonsoir pour la comédie; ça me scie le dos!....

CADET.

Mon oncle, je travaillerai demain matin; laissez-moi jouer ce soir.

LAFORME.

Du tout; et c'te paire de souliers que l'on attend?

CADET.

Comme vous me talonnez!

LAFORME.

Vas-tu te faire tirer les oreilles?

CADET.

Allons, mon oncle, passez devant, si vous voulez que je vous suive. (*A madame Badigeon.*) Je tâcherai de revenir.

LAFORME.

Adieu, madame Badigeon; dites à votre joli M. Varlope que je viendrai voir sa comédie sans paroles, et que si je ne m'amuse pas, j'enfonce la pantomime; et, allons donc.... Je ferai des gestes aussi.

Mme. BADIGEON.

Vous êtes un grossier.

LAFORME.

Allons en avant, toi, je te consigne sur un escarpin. Tu n'useras pas tes semelles tant que tu seras sur celles des autres. (*Il l'emmène.*)

SCENE V.

Madame BADIGEON, *seule.*

Le vilain homme que ce père Laforme; il nous enlève notre Chérubin..... Ah! j'entends M. Varlope.

SCENE VI.

VARLOPE, Madame BADIGEON.

VARLOPE *arrive, tenant une scie et un manuscrit, et chantant.*

« Je suis Lindor, ma naissance est commune;
» Mes vœux, etc.

Ah! belle voisine, vous voilà de bien bonne heure. Vous ne me promîtes pas hier de venir sitôt, lorsque vous me quittâtes.

Mme. BADIGEON, *à part.*

Quittâtes!...... Qu'il est gracieux.... Il a toujours quelques jolies choses à la bouche.

VARLOPE.

Voisine, repassâtes-vous hier soir la scène que nous répétâmes ?

Mme. BADIGEON.

Oui, voisin: j'ai même fait des pliés jusqu'à onze heures du soir pour me rompre un peu, à cause de ce fandango que vous m'avez rajouté au 3me. acte, et que je dois danser devant la glace.

VARLOPE.

Vous fîtes bien; car, avant-hier, vous essayâtes de l'exécuter, et vous ne pûtes pas. Si vous saviez comme nous travaillâmes, ma femme et moi, la scène de jalousie...... Vrai...... J'aurai des échappés comme l'on en vit peu; et le voisin Badigeon s'occupa-t-il, hier soir, de son Figaro ?

Mme. BADIGEON.

Le pauvre cher homme se donne bien du mal; ce n'est pas de sa faute s'il ne va pas bien.

VARLOPE.

Comment donc? mais, il ne va pas mal. Je le fis aller mieux qu'on ne l'eût cru, dans ce rôle de Colin qu'il joua dimanche dernier.

Mme. BADIGEON.

Ce n'est pas l'intelligence qui lui manque.

VARLOPE.

Ni la mémoire, surtout depuis que j'eus la folle idée de traduire en pantomimes les Comédies, les Tragédies et même les Opéras..... Vous souvenez-vous de ce jour où nous voulûmes jouer Macbête en tragédie ? Dieu ! rîmes nous ; comme nous rîmes ; personne ne savait son rôle.

AIR : *Dans la paix et l'innocence*, *etc.*

Ce jour-là nous répétâmes,
Et tout alla de travers;
Comme nous estropiâmes
La prose, ainsi que les vers !
Dès ce moment nous jugeâmes,
Et prose, et vers superflus;
Ma foi, nous les supprimâmes,
Nous ne nous trompâmes plus.

Mme. BADIGEON.

Toujours des idées heureuses.

VARLOPE.

Et puis nous évitons les cuirs: le petit Cadet en faisait à couper au couteau.

Mme. BADIGEON.

Tout le monde n'a pas l'avantage de parler sa langue comme vous.

VARLOPE.

Il est vrai que j'eus à l'école des études asez brillantes..... Et je parvins facilement à ce degré d'élégance où je sus m'arrêter quand je crus que je le dus.

Mme. BADIGEON.

Vous avez bien fait de quitter votre état de menuisier pour devenir bourgeois d'Arpajon.

VARLOPE.

Et amuser mes loisirs par la comédie bourgeoise. Je puis me flatter de connaître mes planches... . A propos, belle voisine, répétons donc la scène du deuxième acte.

Mme. BADIGEON.

Laquelle?

VARLOPE.

Celle du baiser.... Il faut que cela soit fait adroitement.... C'est un baiser qu'il faut escamoter.

Mme. BADIGEON.

Ne faut-il pas que j'aie l'air de refuser?

VARLOPE.

Oui, un geste minaudier.... Vous retournez la tête; je vous prends légèrement la taille dans les deux doigts, et puis..... bzit... il est pris. (*Il l'embrasse.*)

SCENE VII.

VARLOPE, Mme. VARLOPE, Mme. BADIGEON.

Mme. VARLOPE.

Eh bien! Chouchou, qu'est-ce que tu fais donc à la voisine?.. Ne te gène donc pas, Minet.

VARLOPE.

Nous répétons une sçène, mon loulou.

Mme. BADIGEON.

Ne soyez pas jalouse, voisine.

Mme. VARLOPE.

Moi, jalouse ! Pour qui me prenez-vous ? Nous savons l'usage du beau monde, voisine, et puis, est-ce que je ne connais pas chouchou.... C'est un séducteur !

VARLOPE.

Tais-toi donc, maman, tu voudrais me donner de l'amour propre. Je fus jeune comme un autre, je courus après les faveurs des belles, peut-être en obtins-je....

Mme. VARLOPE.

Comment, Monsieur....

VARLOPE, *passant entre elles deux.*

AIR *du Vaudeville de Turenne.*

J'eus la plus bouillante jeunesse.
Emporté par mille désirs,
Je me lançais avec ivresse
Dans le tourbillon des plaisirs. (*bis.*)
L'amour embrasait tout mon être,
Je recherchais partout la volupté,
J'étais toujours auprès de la beauté.

Mme. VARLOPE, *avec humeur.*

Comment !

VARLOPE, *achevant l'air.*

C'était avant de te connaître. (*bis.*)

Mme. VARLOPE.

Il est sage maintenant, voisine, à ce qu'il dit ; mais, dis donc, Chouchou, as-tu tous tes rôles pour ce soir ? Madame Gribiche a renvoyé Marceline ; elle dit comme ça qu'elle n'est pas faite pour jouer les caricatures.

Mme. BADIGEON.

Elle est encore bonne ; c'est peut-être nous qui les jouerons ?

Mme. VARLOPE.

Elle voulait faire la comtesse, à cause du petit Cadet qui fait le page ; mais je ne céderai pas mon rôle.

VARLOPE.

Ah ! mon Dieu ! se pourrait-il que ma représentation n'allât pas ?

Mme. BADIGEON.

Il y a mieux ; j'oubliais de vous dire....... Le voisin Laforme ne veut plus que Cadet vienne chez vous. Notre

Chérubin ne peut pas sortir de sa chambre, qu'il n'ait fini une paire d'escarpins.

VARLOPE.

Il me faut pourtant un Chérubin ; à qui le ferai-je jouer?

SCENE VIII.

CADET, Mme. VARLOPE, VARLOPE, Mme. BADIGEON.

CADET.

A moi, j'espère, Monsieur Varlope.

VARLOPE.

Te voilà...... On te disait enfermé ?

CADET.

Eh! ben, aussi l'étais-je-t'y.... Ah! Monsieur Varlope, avec un tant soit peu de toupet on franchit bien des obstaques. J'étais dans la mansarde... J'ai passé par-dessus les toits.... et me v'là....

Mme. VARLOPE.

Au risque de se rompre le cou !.... Petit démon (*elle lui donne un petit soufflet.*) Il est entreprenant... il réussira.

VARLOPE, *les séparant.*

C'est bon, c'est bon, Madame, ne vous enflammez pas tant.... Vous fûtes toujours trop sensible....

Mme. VARLOPE.

Le reproche est joli.... Monsieur, allez vous déjà recommencer ?.... Ai je dit quelque chose quand je vous ai trouvé embrassant Madame Badigeon ?

SCENE IX.

LES MEMES, BADIGEON.

BADIGEON, *accourant, entre Varlope et Madame Badigeon.*

Hein! qui est-ce qui embrassait ma femme ?

VARLOPE, *riant.*

Personne, voisin; ma femme plaisante.

BADIGEON.

Ne plaisantez donc pas comme ça ; vous me faites des peurs.

Mme. BADIGEON.

(*Lui pinçant les joues.*) Allons, mon petit fi, fi, fi garo, à quoi vas tu penser ?

BADIGEON.

C'est que je la connais.... on ne croirait pas à sa mine... eh bien ! c'est un petit lutin.

Mme. BADIGEON.

Qu'est-ce que vous dites donc là ?

Air : *Pour bien employer ses loisirs.*

Mon cher, me soupçonnerais-tu
D'avoir manqué de retenue ?

BADIGEON.

Non, je réponds de ta vertu,
De tout le monde elle est connue.
J'en doutai quelquefois
En voyant ton minois ;
Mais à présent, ma chère,
De jour en jour je m'aperçois
Que tu n'es pas légère.

VARLOPE.

D'où venez-vous, voisin ?

BADIGEON.

De disputer avec ce diable de père Laforme que je viens de rencontrer, qui se permet de se mocquer de nous, qui dit que vous serez mauvais, et qu'il viendra cabaler... Eh bien ! je ne croyais pas trouver le petit ici ; il m'avait dit qu'il l'avait enfermé exprès pour faire manquer notre comédie.

CADET.

Oui, mais quand j'aurais dû passer dans le feu !

Mme. VARLOPE.

Qu'il est ardent !....

VARLOPE.

Il ne nous manque plus qu'une Marceline.

BADIGEON

Est-ce qu'on ne peut pas s'en passer ? une Marceline de plus ou de moins.

CADET.

Voulez-vous que je vous donne une idée ?

BADIGEON.

Donne, si tu en as une.

CADET.

Faites jouer ce rôle à Mamselle Toinette.

Mme. VARLOPE.

A ma nièce ?...

BADIGEON.

Qui n'a pas vingt ans

Mme. BADIGEON.

Eh bien ! elle se grimera... je me suis bien grimée l'autre jour.

CADET.

Si vous voulez, je lui ferai répéter son rôle.

Mme. VARLOPE.

Ce n'est pas la peine ; occupez-vous du vôtre.

VARLOPE.

Oui, jeune homme : d'ailleurs, il serait plus décent que ma femme jouât Marceline.... et que...

Mme. VARLOPE.

Moi, Monsieur, y songez-vous ? Voilà bien un compliment de mari.

VARLOPE.

Ce n'est pas un compliment.

Mme. VARLOPE.

Que Madame Badigeon cède son rôle : elle y est ridicule; et Toinette sera beaucoup mieux dans Suzanne.

Mme. BADIGEON.

Qu'appellez-vous ridicule ? ridicule vous-même.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Vous, qui jouez la Comtesse,
Certes, vous vous oubliez,
Quand bonnement vous croyez
Avoir assez de noblesse.

Mme. VARLOPE.

Laissez là votre babil.
Suzanne, rôle subtil,
A votre âge convient-il?

Mme. BADIGEON.

On peut jouer à tout âge
Lorsque l'on a du talent.

Mme. VARLOPE.

Quand on en a, surement;
Mais le vôtre déménage.

VARLOPE.

Les femmes, dans ce pays,
Sont bonnes comme à Paris.

BADIGEON, *en colère.*

Voulez-vous que ma femme se laisse dire des sottises?

VARLOPE.

Du tout, voisin; mais....

BADIGEON, *en colère.*

Même air.

Monsieur Varlope, vous-même,
Qui jouez Almaviva,
Comme ce rôle vous va!
Vous êtes petit et blême.

VARLOPE.

Sur vous, balourd Figaro,
Le public criant haro,
Va vous réduire à zéro.

BADIGEON.

Monsieur, un pareil langage,
Ici ne vous sied pas bien,
Car je suis votre doyen.

CADET, *aux Femmes.*

Ils vont se taper, je gage.

Mme. VARLOPE *et* Mme. BADIGEON.

Les acteurs, dans ce pays,
Sont aussi bons qu'à Paris.

(*Elles sortent.*)

SCENE X.

LES MEMES, TOINETTE.

TOINETTE, *accourant.*

Qu'est-ce que vous avez donc à vous disputer comme ça? c'est tous les jours la même chose.

VARLOPE.

Ce n'est rien, ce n'est rien, Toinette; il faudrait que tu fusses bonne petite fille, et que tu nous rendisses un petit service.

TOINETTE.

TOINETTE.

Qu'est-ce que c'est, mon oncle ?....

VARLOPE.

Il faudrait que tu acceptasses et que tu jouasses un rôle dans ma pièce.

TOINETTE.

Tiens, mon oncle, vous voulez me faire débuter aussi moi!

VARLOPE.

Pourquoi pas..... Veux-tu jouer Marceline ?

TOINETTE.

Ah ! c'est un rôle de vieille.

CADET.

Acceptez le, Mam'selle Toinette, pour ne pas faire manquer la pièce. (*A part.*) Acceptez, vous dis-je, j'ai mes raisons pour ça.

TOINETTE.

(*Bas.*) Ça suffit. (*Haut.*) Ah dame ! on a sa petite coqueterie comme une autre.

VARLOPE.

Voyons, prions-la donc un peu.

TOUS.

Toinette, ma petite Toinette, faites la vieille.

TOINETTE.

Allons, allons, j'y consens.

AIR : *Mon galoubet.*

Je le veux bien ; (*bis.*)
Je jouerai les carricatures ;
Pourvu que ne déguisant rien,
Je ne gâte pas ma tournure,
Je ne grime pas ma figure,
Je le veux bien. (*bis.*)

VARLOPE.

A la bonne heure, mais le costume, il faudrait que tu l'endossasses.

TOINETTE.

Même Air.

Je le veux bien ; (*bis.*)
Pour ce soir, je me sacrifie ;
Du costume je ne dis rien ,
Pourvu que le public s'écrie
Que la duègne est jeune et jolie !
Je le veux bien. (*bis.*)

VARLOPE.

Allons, voilà tout bien convenu , dépêchons-nous ; il faudrait que nous pensassions à nous habiller , car nous répétons généralement avec les costumes , les décorations , et quelques amateurs dans la salle.

CADET.

Mais les costumes sont ils arrivés ?

VARLOPE.

Mon dieu , non.

TOINETTE.

Ah ! voilà le costumier! Arrivez, arrivez donc.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN COMMISSIONNAIRE.

LE COMMISSIONNAIRE.

En v'là une fameuse charge, tout de même ; vous n'oublierez pas le porteur ?

TOINETTE, *montrant Varlope.*

Ah! cela ne me regarde pas. M. Varlope vous donnera pour boire , si il veut.

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est t'y le directeur de la comédie bourgeoise ?

VARLOPE.

Oui , oui , allez donc , vous jasez , et vous êtes chargé.

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est que je tiens à avoir mon pour boire, la veille, voyez-vous.

AIR : *Le lendemain.*

Lorsqu'à la comédie,
On s'adonn' chez les bourgeois,
C'est un' rage, un' folie ;
Ils me disent chaque fois :
Si nous somm's bons, tu peux croire
Qu'nous s'rons généreux. C'est ben ;
Mais n'y a jamais de pour boire
Le lendemain.

Allez, Messieurs, vous pouvez dire que vous serez joliment costumés. Des habits premier numéro. Tenez, j'ai là sur ma tête la toque à panache de feu M. Molé ; celui-là qui jouera le comte Almaviva, sera joliment coiffé.

VARLOPE.

C'est moi.... Allez donc au magasin. (*Le commissionnaire sort.*) Et toi, Cadet, sonne la cloche pour voir si tous nos acteurs sont là. (*Cadet sonne*).

AIR : *Gai, gai, mariez-vous.*

Bien, bien,
N'oublions rien ;
Que la toilette
S'apprête.
Bien, bien,
N'oublions rien,
L'habit fait le comédien.

BADIGEON.

On dit que j'suis barbouilleur ;
Mais on verra si j'suis drôle,
Et si j'sais à chaque rôle
Donner un' certain' couleur.

TOUS.

Bien, bien, etc.

CADET.

D'réussir je suis certain ;
On verra comme j'm'arrange :
Je serai beau comm' un ange
Quand j'vait' être en Chérubin !

TOUS.

Bien, bien, etc.

TOINETTE

J'vais essayer de m'vieillir;
Mais ces dam's, j'en suis certaine,
Auront au moins autant d'peine
Pour tâcher d'se rajeunir.

TOUS.

Bien, bien, etc.

VARLOPE, *au Public.*

Ah! pour nous soyez humains;
Nous allons, acteurs ingambes,
Faire aller nos bras, nos jambes,
Faites bien aller vos mains.

TOINETTE.

Bien, bien, claquez donc bien,
Pour qu' la pantomime
S'anime,
Bien, bien, claquez donc bien,
V'là c'qui fait l'bon comédien.

CHŒUR.

Bien, bien, etc.

FIN DU PROLOGUE.

FIGARO ET SUZANNE,

BALLET-PANTOMIME

BURLESQUE,

EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES DE LA PANTOMIME.

Le Comte ALMAVIVA. . .	M. *Brunet.*
LA COMTESSE.	Mme. *Barroyer.*
FIGARO.	M. *Odry.*
SUZANNE.	Mme. *Vautrin.*
CHÉRUBIN.	M. *Vernet.*
BAZILE.	M. *Becquet.*
MARCELINE.	Mlle. *Flore.*
UN DOUBLE ALMAVIVA. .	M. *Couron.*
UN DOUBLE FIGARO. .	M. *Frémin.*
UNE DOUBLE SUZANNE.	Mme. *Couron.*
ANTONIO.	M. *Arnald.*
BARTHOLO.	M. *Peromblant.*
VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.	

Les Costumes doivent être ridiculement ajustés. Le Comte *a un bel habit espagnol, avec sa coiffure poudrée, son catogan et des souliers à boucles.* Le Page *a une perruque rousse, crépue, et un pantalon de nankin;* Figaro *des ailes de pigeon et une queue sous sa résille : ainsi des autres,* ad libitum.

NOTA. — Les *Airs parlans* de la pantomime sont indiqués à chaque scène : mais l'orchestre ne doit en exécuter qu'un certain nombre de mesures. — La partition réglée se trouve chez M. GILBERT, Maître de Musique du Théâtre des Variétés, demeurant rue de la Vrillière, n°. 4.

FIGARO ET SUZANNE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Salon ; un grand Fauteuil de malade est au milieu; à gauche une Psyché.

SCENE PREMIERE.

SUZANNE.

AIR : *C'est pour toi que je les arrange.*

SUZANNE accourt, portant d'une main un petit bouquet de fleurs d'orange, et de l'autre une robe et un ruban, qu'elle pose sur le grand fauteuil; elle se place gracieusement et essaie le bouquet.

SCENE II.

SUZANNE, FIGARO.

AIR : *Je le mesure à ma toise.*

Figaro arrive une toise à la main ; il fait deux entrechats et arpente le théâtre avec grâce. Il voit Suzanne, va lui frapper sur l'épaule, et reste en attitude.

AIR : *L'hymen est un lien charmant.*

Suzanne lui tend ses bras.

AIR : *Gai, gai, gai, marions-nous.*

Figaro exprime son amour très gaîment.

AIR *du Vaudeville de la clochette.*

On sonne du dehors, Figaro indique que c'est son maître qui l'appelle.

AIR : *Un moment..... on m'attend.*

Figaro veut embrasser Suzanne qui résiste ; il prend le baiser.

Fin de l'air de la Clochette.

La sonnette recommence; Figaro sort légèrement en faisant une échappée.

SCENE III.

SUZANNE.

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

Suzanne se félicite de son bonheur; elle prend la robe et le grand ruban, et se dispose à sortir.

SCENE IV.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

AIR : *J'avais une marraine.*

Chérubin arrive ; il porte un grand papier de musique. Il ouvre les bras et arrête Suzanne; il veut lui prendre le ruban : elle rejette la robe sur le fauteuil, se débat contre le Page, veut lui prendre sa romance.

AIR *du Zéphir.*

Ils font alternativement le tour du théâtre en se fuyant; ils font un échange de la romance et du ruban.

SCENE V.

LES MÊMES, LE COMTE.

Le comte paraît.

AIR : *Aussitôt que je t'apperçois,*
Mon cœur bat et s'agite.

Chérubin se blottit derrière le fauteuil, Suzanne se met devant lui. Le comte indique à Suzanne qu'il est amoureux d'elle. Elle le repousse. Il veut la conduire au fauteuil; dans ce moment on frappe à la porte.

AIR : *Pan, pan, pan.*

Le comte court se cacher derrière le fauteuil; le page, qui a tourné autour, se jette dedans; Suzanne le couvre de la robe.

SCENE VI.

LES MÊMES, BAZILE.

Bazile paraît.

Air : *Serviteur à M. La Fleur.*

Il fait de grands saluts auxquels Suzanne répond par de grandes révérences. Bazile veut prendre quelques libertés.

Air : *Il était un oiseau gris.*
Aimez, aimez moi, mon petit roi.

Suzanne inquiète, se défend et recouvre les jambes du page, qui sortent de dessous la robe.

Air : *Ah ! remontez vos jambes, car on les voit.*

Le comte, impatienté, s'avance, et au moment où Bazile va pour embrasser Suzanne, elle s'enfuit, et Bazile tombe dans les bras du comte qu'il embrasse.

Air : *Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !*

Ils se moquent réciproquement l'un de l'autre. Le comte voit Suzanne prête à se trouver mal, il l'assied dans le fauteuil sur Chérubin, qui crie, *Oh ! là là !* Le comte aperçoit les jambes du page, il en tire une, et Chérubin tombe le derrière par terre. Il reste penaud dans cette situation ; le comte exprime toute sa fureur, et fait relever brusquement le page en le prenant par l'oreille.

Air : *Jupiter un jour en fureur.*

SCENE VII.

LES MÊMES, FIGARO, MARCELINE, BARTHOLO, Paysans, Paysannes, deux Invalides.

Figaro arrive en dansant à la tête des Paysans qui font le tour du théâtre, et saluent monseigneur.

Air : *Enfans de la Provence.*

Marceline et Bartholo saluent les derniers. Figaro prie le comte de l'unir à Suzanne. Le comte, en colère, refuse.

Air : *Non, non, etc., j'ai trop de fierté.*

Il donne au Page un coup de pied dans le derrière; celui-ci le

rend à Bazile, qui le rend à Bartholo surpris. Ils restent tous en position ; le Comte leur fait signe de se retirer.

Air : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

Il met un chapeau de militaire sur la tête de Chérubin, et sort brusquement en faisant des signes de colère à Suzanne.

SCENE VIII.

LES MÊMES, *hors* LE COMTE.

Air : *Gai, gai, gai, mon officier.*

Figaro rit en regardant Chérubin, et lui dit qu'il va faire l'exercice.

Air : *Enfans de la Provence.*

Figaro se remet à la tête des Paysans, et sort en dansant avec eux.

Chérubin est resté seul d'un côté du théâtre, et sort tristement. Il rencontre nez à nez Bazile qui se heurte contre lui ; ils se retournent, et sortent chacun de leur côté.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre change à vue, et représente la Chambre à coucher de la Comtesse ; au fond une Alcove, avec des Rideaux d'indienne à ramage : d'un côté, la Porte d'un Cabinet ; de l'autre, une Croisée. Deux Portes latérales, plusieurs Fauteuils, une Table, une Guitare.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, SUZANNE.

Elles entrent par la porte à gauche du spectateur ; la comtesse marche la première, Suzanne lui explique que le comte voulait la séduire.

Air : *Je ne vous dirai pas j'aime.*

La comtesse dit qu'elle se vengera. Suzanne lui met sur les genoux la romance du Page.

AIR : *Ah ! il m'en souviendra, larira.*

Dans ce moment la porte s'entrouvre, et Chérubin passe sa tête.

AIR : *J'avais une marraine.*

SCENE II.

LES MÊMES, CHERUBIN.

Suzanne le tire par le bras, le fait avancer.

AIR : *Madame, je viens devant vous.*

Le Page fait le honteux tout gauchement.

AIR : *Il faut chanter, il faut rire.*

Suzanne lui met le papier dans les mains, la comtesse s'assied.

AIR : *J'avais une marraine.*

Suzanne prend une guitare.

Le Page jette le papier et se précipite aux genoux de la comtesse, qui interroge Suzanne.

AIR : *Ce n'est pas cela*, (ter).
Cela qui me met en peine.

Suzanne trace quelques mots sur un papier qu'elle déroule aux yeux du public.

ECRITEAU.

On envoye ce pauvre enfant à l'armée de la guerre.

La Comtesse fait un cri.

AIR : *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

Suzanne apporte un bonnet, le met sur la tête du page à genoux.

AIR : *Changez-moi cette tête.*

Elle sort pour aller chercher une robe.

SCENE III.

LA COMTESSE, CHERUBIN.

Il la regarde amoureusement.

AIR : *Mon cœur soupire la nuit, le jour.*

Il lui propose de danser avec lui; elle se lève, va pour commencer.

AIR : *La sabotière.*

Le comte frappe à la porte de gauche; elle court çà et là égarée: le comte frappe toujours; le page se jette dans le cabinet; la comtesse en retire la clef et va ouvrir au comte.

SCENE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE.

AIR : *Il était un petit homme.*

Le comte témoigne sa surprise de ce que la porte était fermée. Soudain on entend tomber un meuble dans le cabinet où est le page.

AIR : *N'entend-on rien?* (d'Azémia.)

Le comte veut y entrer, trouve la serrure sans clef; il la demande; la comtesse tombe à ses genoux.

SCENE V.

LES MEMES, SUZANNE.

Suzanne paraît au fond et se cache dans l'alcove. Le comte prend sa femme sous le bras, et l'emmène par la porte de gauche.

AIR : *J'aimerais mieux garder*
Cent moutons dans un pré.

SCENE VI.

Suzanne frappe à la porte du cabinet où est la page.

AIR : *Sautez par la croisée.*

Celui-ci paraît et saute par la croisée. Suzanne rentre dans le cabinet à sa place.

SCENE VII.

Le comte ramène sa femme.

AIR : *J'aimerais mieux garder.*

Il tient d'une main une paire de pincettes, de l'autre un pistolet; il court à la porte du cabinet; la comtesse effrayée lui en remet la clef et va se jeter sur un fauteuil; le comte ouvre la porte et met son pistolet en joue. Suzanne paraît; grande surprise. Tableau.

AIR *d'une walse russe.*

Suzanne se met à walser autour du comte.

SCENE VIII.

Figaro arrive, voyant danser Suzanne, il se met en gaieté, et il forme avec elle une espèce d'allemande, lorsque le jardinier Antonio paraît.

SCENE IX.

LES MEMES, ANTONIO.

AIR : *Jardinier ne vois-tu pas ta femme que l'on baise.*

Antonio, un peu gris, montre au comte que l'on a gâté ses fleurs, et que quelqu'un a sauté par la fenêtre.

AIR : *Sautez par la croisée.*

Nouvelle jalousie du comte, qui interroge tout le monde. Figaro feint de boîter, et indique que c'est lui qui a sauté. Le comte dissimule à part. Figaro insiste pour obtenir Suzanne.

AIR : *Il faut des époux assortis.*

Le comte les unit en laissant éclater son dépit, et sort.

SCENE X.

Figaro sort en dansant, et emmène sa femme.

AIR : *Un rigaudon,*
Ziz zag don don.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente un beau Salon ; au fond une Gaze, imitant une Glace, couverte par un Rideau.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, SUZANNE.

Elles arrivent mystérieusement. La comtesse fait mettre Suzanne à une table, et lui fait écrire une lettre.

AIR : *Le voilà, ce billet joli.*

Ensuite elle la cachète avec une épingle, et la met dans son sein.

AIR : *La petite poste de Paris.*

SCENE II.

LES MEMES, PLUSIEURS JEUNES FILLES, *et au milieu d'elles* CHERUBIN, *habillé de la même manière.*

AIR : *Il était une fillette.*

Elles passent devant la comtesse, qui leur fait des amitiés. Chérubin, le dernier, présente un bouquet à la comtesse, qui le baise au front.

AIR : *De ce baiser la douceur passagère.*

Chérubin fait une profonde révérence, et saisit la main de la comtesse, qui fait tâter son cœur à Suzanne.

SCENE III.

LES MEMES, LE COMTE, ANTONIO, *portant le chapeau de militaire de Chérubin.*

AIR : *L'avez-vous vu, mon bien-aimé ?*

Le page court se cacher au milieu des jeunes filles. Antonio le reconnaît, lui ôte son bonnet, et lui campe son chapeau sur la tête.

AIR : *Rien ne plaît tant aux yeux des belles,*
Que le courage des guerriers.

Le comte le menace, et regarde sévèrement sa femme.

AIR : *Tu n'auras pas, petit polisson.*

SCENE IV.

LES MEMES, FIGARO.

AIR : *Ma commère, quand je danse.*

Figaro arrive gaiement. Le comte lui rappelle qu'il s'est foulé le pied en sautant par la fenêtre.

AIR : *Sautez par la croisée.*

Figaro se frotte la jambe et marche à cloche-pied.... Alors le comte prend Chérubin par l'oreille, et le lui met sous le nez.

AIR : *Ciel, c'est Crispin.*

Figaro, d'abord surpris, rit et annonce sa noce qui arrive.

SCENE V.

TOUS LES ACTEURS.

AIR *des Folies d'Espagne.*

Marche imitée de celle du Mariage de Figaro.

Bazile marche devant en jouant de la guitare. Bartholo conduit Suzanne près du comte. Elle se met à genoux ; le comte lui attache la toque ; alors elle tire la lettre de son sein.

Mme. BADIGEON, *parlant.*

Ce billet n'est pas de la pantomime ; il vous apprendra l'état de mon cœur.

LE COMTE, *à part, enchanté.*

Le tour est piquant.... (*Il se pique le doigt.*) Peste de l'épingle....

Figaro, à gauche, se met devant Marceline, qui lui donne sa bénédiction. Suzanne fait la même chose à droite,

près de la comtesse; ensuite le comte unit Suzanne à Figaro.

AIR : *Formez, formez les nœuds les plus doux.*

Le comte se jette dans un fauteuil, et engage Figaro à danser. Des danseurs exécutent d'abord un fandango avec des castagnettes; ensuite on tire les rideaux de la glace; Figaro prend la main de Suzanne, et se place avec elle au-milieu du théâtre. Il commence le boléro.

AIR *du* Boléro, *de Ponce de Léon.*

Des acteurs, habillés comme les deux danseurs, imitent leurs gestes de l'autre côté de la gase qui figure la glace. Le comte avance; au même instant, un homme habillé comme lui avance dans la glace. Le comte prend une prise de tabac; son Sosie fait la même chose : le comte éternue; son Sosie le salue, en disant : *Dieu vous bénisse.*

VARLOPE.

Est il bête! Faites donc attention, mon cher; ça n'est pas ça, on ne parle pas dans une pantomime : j'éternuais, il fallait éternuer pour l'illusion. Eh bien! ôtez-vous donc; vous voyez bien que je ne suis plus dans le cadre.

(*Il fait des gestes de colère, que l'autre imite naïvement, croyant bien faire; Varlope se rasseoit avec humeur.*)

SCENE DERNIÈRE.

La danse est interrompue; le père Laforme paraît de l'autre côté de la glace, en criant :

LAFORME.

Où est-il, ce petit drôle qui s'échappe malgré mes ordres?... Je le trouverai....

VARLOPE, *se levant.*

Qu'est-ce que c'est, M. Laforme?.... On ne vient point malhonnêtement troubler des artistes dans l'exercice de leurs fonctions.

LAFORME.

Il me le faut, ou je bouleverse tout ici....

VARLOPE.

Monsieur le cordonnier, ayez donc des formes?.... Que diable?.....

LAFORME.

LAFORME.

Ah! je te vois, petit coquin ; tu as beau te cacher derrière Madame Varlope : ouvrez-moi donc, que j'aille le rosser d'importance.

CADET.

Ne lui ouvrez pas.

LAFORME.

Non ? alors je casse les vîtres. (*Il s'élance à travers la glace et la déchire* (*) ; *les acteurs qui étaient de l'autre côté, le suivent, en criant : Arrêtez ! Varlope le saisit par un bras, l'autre acteur, habillé de même en Almaviva, le saisit par l'autre.*)

LAFORME.

Laissez-moi, Monsieur Varlope. Eh bien ! qu'est-ce que je vois donc ? est-ce que j'ai la berlue : ils sont deux !

CADET, *se jetant à ses genoux.*

Mon oncle, pardonnez moi.

LAFORME.

Non, je ne le veux pas.

VARLOPE.

Il faudrait qu'il fût bien coupable, pour que vous ne lui pardonnassiez pas.

LAFORME.

Si vous saviez ce qui en est, vous qui parlez pour lui. Il ne vient pas ici pour votre belle comédie ; il s'en soucie comme de rien du tout ; il vient pour votre femme, à qui il fait la cour.

VARLOPE.

Pour ma femme !..... il serait possible que je fusse tout de bon un véritable comte Almaviva !

CADET.

Preuve que vous ne l'êtes pas, Monsieur Varlope, c'est que j'adore Mademoiselle Toinette, et que je l'épouse si vous voulez.

LAFORME.

Et une dot ?

(*) NOTA. *Pour ne pas déchirer une gaze chaque fois qu'on joue la pièce, on l'assujétit sur une tringle qui tombe avec la gaze, au moment où le père Laforme feint de la briser.*

CADET.

Si vous me refusez, je vous quitte ; je m'engage dans une troupe de comédie ; je pars pour les Grandes-Indes, et j'emporte mon talent. (*Il feint de partir, et revient sur le devant de la scène.*)

TOINETTE.

Il part, mon petit oncle ?

LAFORME.

Eh bien ! pars pour les Grandes-Indes ; va, bon sujet, je serai débarrassé de toi.

VARLOPE, *courant après lui au fond.*

Il ne partira pas. Cadet, Cadet, reviens donc !

CADET, *sur le devant.*

Me voilà, je n'étais pas parti.

VARLOPE.

Je souffrirais que tu me quittasses, que tu allasses porter tes talens sous un autre hémisphère. Non, tu n'es pas fait pour les Grandes-Indes. Epouse Toinette. Je lui donne sa dot ; et au lieu du mariage de Figaro, nous aurons joué aujourd'hui le mariage de Marceline.

TOINETTE.

J'aime autant ça.

LAFORME.

Et moi, ça m'est égal ; pourvu que j'en sois débarrassé, faites ensemble vos bamboches, vos parades....

VARLOPE.

Parades, ignorant ! Vous ne savez donc pas ce que c'est que la comédie ?

LAFORME.

Je le sais aussi bien que vous : ça se chante,

« La comédie est un miroir.... »

VARLOPE.

Eh bien ! si vous saviez que la comédie est un miroir, il ne fallait pas casser la glace.

CHOEUR.

Air *du Vaudeville de Préville et Taconnet.*

Mes amis, chantons,
Et gaîment suivons
Du malin Figaro la maxime;
Oui, dans nos flonflons,
Comme lui disons:
Tout chez nous finit par des chansons.

CHŒUR.

Mes amis, chantons, etc.

VARLOPE.

Air *du Vaudeville de Figaro.*

Or, Messieurs, la pantomime
Que l'on jouait à l'instant,
N'avait ni raison, ni rime.
Qu'y trouvez-vous d'étonnant?
Peut-on nous en faire un crime?
D'avance, vous saviez bien
Que cela ne dirait rien.

CHŒUR.

Mes amis, chantons, etc.

Imprimerie Porthmann, rue Sainte-Anne, n°. 43.

PROCÈS COMPLET

DE MADAME VEUVE

LACOSTE

(née Euphémie Vergès),

ET DE

MEILHAN,

Accusés d'empoisonnement.

COUR D'ASSISES DU GERS.

Présidence de M. DONNODEVIE,

Conseiller à la Cour Royale d'Agen.

Acte d'accusation. — Interrogatoire des accusés. — Dépositions des témoins. — Réquisitoire de M. le Procureur-général. — Plaidoiries. — Un homme de 70 ans et une femme de 25 ans. — Détails curieux, épisodes extraordinaires. — Arrêt.

1re LIVRAISON.

---

10 c. la livraison.

PARIS,
AUGUSTE LE GALLOIS, ÉDITEUR.
Chez tous les libraires.

1844.

